Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1995)

Heft: 1-2

Artikel: Le roi soleil de la Floride : de Théodore de Bry à Bernard Picart

Autor: Lestringant, Frank

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870453

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE ROI SOLEIL DE LA FLORIDE, DE THÉODORE DE BRY À BERNARD PICART

Lorsque les Lumières reprennent à leur compte le matériel ethnographique du Nouveau Monde élaboré par la Renaissance, le réemploi ne va pas sans distorsions et contresens, ceci d'autant plus que textes et images ne subissent pas une évolution parallèle. Il en est ainsi des gravures de Théodore de Bry, abondamment reprises par les auteurs du XVIIIe siècle. Mais transformations et déplacements sémantiques peuvent parfois être à l'origine d'interprétations heureuses. C'est le cas de la représentation du sacrifice des enfants chez les Indiens Timucua de la Floride, dont le destin iconographique est particulièrement riche et digne d'être examiné en détail.

1. Pseudomorphoses

Les Lumières sont à bien des égards filles de la Renaissance. Mais cette transmission, par-delà le XVIIe siècle classique, ne va pas sans gauchissements ni malentendus. De Montaigne à Rousseau et Diderot, la réflexion sur l'autre s'accompagne d'une reconstruction de l'histoire des origines humaines. La leçon de relativisme offerte par la découverte de l'autre — ou plutôt des autres — au temps des grandes navigations tourne bientôt chez les Philosophes, de Lahontan à Raynal, au procès de l'Occident conquérant. Cependant le matériel ethnographique reste à peu près stable ou s'augmente lentement, ce qui entraîne une distorsion entre un fonds documentaire inchangé et un discours en expansion. Le témoignage de l'iconographie est en ce sens particulièrement éloquent. L'automne de la Renaissance avait vu l'éclosion progressive, étalée sur quelque quarante années (1590-1634), des *Grands Voyages* de Théodore de Bry et de ses continuateurs. En quatorze volumes abondamment illustrés, c'était une chronique par l'image et par le

texte des expéditions des différentes nations de l'Europe au Nouveau Monde[1]. De leurs crimes et de leurs affrontements aussi, puisque le polyptyque de l'*America* dressait le bilan des cruautés espagnoles au Mexique et au Pérou, sans oublier, dans les derniers tomes de la collection, l'apparition des Anglais et des Hollandais sur le théâtre des opérations militaires. Entreprise éditoriale sans précédent, l'*Amérique* de Théodore de Bry, inlassablement imitée et compilée au moins jusqu'à Jules Verne[2], forgeait une vision durable des cultures amérindiennes, en même temps que de leur défaite brutale face à un Occident cruel et surarmé.

Ces remplois incessants sur deux siècles et demi ne se font pas dans la fidélité et la rectitude. Ils rappellent le phénomène de «pseudomorphose» dont parle Erwin Panofsky à propos des transformations souterraines qui affectent les types iconographiques transmis par l'Antiquité à la Renaissance par delà le long demi-sommeil du Moyen Age[3]. L'âge classique connaît aussi ses pseudomorphoses, et la matière américaine en offre une illustration particulièrement tangible. On dirait un jeu dont les pièces sont sans cesse déplacées, un peu au hasard des coups et des manipulations, au gré de l'adresse et de l'humeur inégales des joueurs. Les textes sont recopiés au moindre coût, abrégés pour moins d'effort et réduits au format maniable de compendium ; de leur côté les illustrations sont le plus souvent décalquées, plus rarement rajeunies avec adjonction de nouveaux décors, addition ou soustraction de figures auxiliaires. Il pourrait sembler que les textes et les gravures évoluent suivant des voies parallèles. Il n'en est rien. En fait, c'est de l'entrecroisement du parcours des uns et des autres que naissent le mal-

---

1. Voir Bernadette BUCHER, *La Sauvage aux seins pendants*, Paris : Hermann, 1976. Sous ce titre sybillin se cache un stimulant essai d'analyse structurale appliqué aux *Grands Voyages* de De Bry. Cf. Michèle DUCHET *et al.*, *L'Amérique de Théodore de Bry. Une collection de voyages protestante au XVIe siècle,* Paris : Editions du CNRS, 1987.

2. Comme le montre l'iconographie de la *Découverte de la terre*, Paris : J. Hetzel, 1878, où les copies d'après De Bry sont signalées par la mention: «Facsimile. Gravure ancienne». Cet ouvrage pédagogique, publié dans la «Bibliothèque d'éducation et de récréation», est l'œuvre principalement de Gabriel Marcel, géographe attaché à la Bibliothèque Nationale, qui est remercié dans une note liminaire. Jules Verne l'a seulement revu et retouché.

3. Pour le concept de «pseudomorphosis», voir Erwin PANOFSKY, *Essais d'iconologie*, tr. B. Teyssèdre, Paris : Gallimard, 1967, ch. III, p. 107. Pour l'étude de quelques «pseudomorphoses» américaines à la Renaissance, cf. mon *Atelier du cosmographe*, Paris : Albin Michel, 1991, ch. IV, p. 105.

entendu, le contresens ou plus rarement et comme par surprise l'heureuse erreur qui innove et ressaisit soudain la diversité des documents dans une intuition unitaire géniale.

Telle gravure, lue de manière superficielle, va susciter un commentaire indépendant du récit qu'elle était censée illustrer au départ. Ainsi de la lecture que François Coréal propose de la salutation larmoyante décrite en 1578 par Jean de Léry dans son *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*. Ce rite paradoxal où l'on pleure le visiteur que l'on accueille par ailleurs avec toutes les marques de la plus franche hospitalité : il aura bientôt gîte, souper et compagne pour son repos, est spontanément interprété par le lecteur du XVIIIe siècle comme un rite de départ et d'adieu[4]. En réalité, l'étranger de passage, arrivé d'au-delà des mers, était salué comme un revenant, surgi du monde des morts pour honorer les vivants de sa fugitive présence. La glose paresseuse remet sur pieds l'usage inverse du nôtre et réintègre, au prix d'un contresens, l'anomalie culturelle trop flagrante dans une vision eurocentrique.

Autre cause de pseudomorphose : non plus la paresse du regard et de l'intelligence, mais la pauvreté du stock iconographique disponible. Pour illustrer à l'âge classique la variété des nations et des mœurs, la documentation visuelle est très réduite. D'où un phénomène comme celui que William C. Sturtevant a décrit sous le terme de «tupinambisation[5]». Le noyau documentaire portant sur une ethnie numériquement modeste va essaimer dans toute l'aire amérindienne, pour représenter, du Sud au Nord et de la Patagonie au Labrador, des peuples extrêmement divers sur lesquels on ne dispose pas de croquis de première main. Cette «tupinambisation» des Indiens des deux Amériques est plus active que jamais au siècle des Lumières, quand par exemple Bernard Picart adapte aux

---

4. François CORÉAL, *Voyages de François Coreal aux Indes Occidentales, contenant ce qu'il y a vû de plus remarquable pendant son séjour depuis 1666 jusqu'en 1697. Traduits de l'Espagnol*, Amsterdam : J. Frederic Bernard, 1722, ch. VIII, p. 237-38. Cf. Jean de LÉRY, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, Paris : Le Livre de Poche, «Bibliothèque Classique», 1994 (1ère éd., Genève, 1578), ch. XVIII, p. 454-55. Pour ce cas particulier de mésinterprétation, voir mon étude : «Le Bréviaire des Philosophes : Jean de Léry au siècle des Lumières, ou l'archéologie du mythe du Bon Sauvage», in *La Littérature et ses avatars. Discrédits, déformations et réhabilitations dans l'histoire de la littérature*, éd. Y. Bellenger, Paris : Aux Amateurs de livres, 1991, p. 203-17.

5. William C. STURTEVANT, «La Tupinambisation des Indiens de l'Amérique du Nord», in *Les Figures de l'Indien*, éd. G. Thérien, Montréal : Université du Québec à Montréal, 1988, p. 293-303.

«Caribes de la Caribane», sur la côte Nord de l'actuelle Colombie, la danse chamanistique, avec sonnerie de maracas et longs jets de fumée de tabac, propre aux habitants du Brésil[6]. Le transit du rituel, en ce cas, a bénéficié d'une homonymie providentielle : chez les Indiens Tupi du littoral, les chamanes étaient précisément appelés «Caraïbes». Dès lors le glissement est permis par cette rencontre onomastique, de l'aire tupi à l'aire caraïbe, et du Brésil méridional à l'Amérique centrale. Du même coup un trou visuel peut être comblé, un point aveugle de la carte ethnographique rempli d'une scène étrangement pittoresque et entre toutes exotique. Ainsi se trame dans sa continuité factice et nécessairement répétitive le diorama des *Cérémonies et coutumes religieuses*.

Ces dérivations abusives d'une image tirée à hue et à dia, déplacée par métaphore, par métonymie ou par un simple calembour, d'un bout à l'autre d'un continent, procèdent jusqu'ici d'un défaut manifeste. Défaillance d'un regard trop prompt à interpréter et incapable de corréler l'image au texte qui s'y rapporte. Indigence documentaire, qui entraîne le remploi et la variation infinis pour meubler les vides de la sphère anthropologique. Mais l'erreur peut aussi être féconde, en ce qu'elle ressoude, par suite de montages fortuits en apparence, les pans disjoints de la représentation initiale. C'est ce que tend à prouver le destin iconographique du sacrifice des enfants chez les Indiens Timucua de la Floride. Sur cette ethnie disparue dès le XVIIIe siècle, l'essentiel de l'information remonte à l'époque où, dans l'intervalle de deux guerres de Religion, les protestants français, à l'instigation de l'amiral de Coligny, tentaient d'établir dans cette région de l'Amérique du Nord une colonie de peuplement. L'aventure s'acheva en tragédie : de septembre à novembre1565 l'Espagnol Pedro Menendez de Avilès organisa le massacre systématique des «luthériens» détestés : traqués et capturés pour la plupart, ils furent égorgés à la file dans les marécages côtiers de la Floride, sur les bords d'une lagune qui aujourd'hui encore retient de cette catastrophe le nom de Matanzas Inlet.

---

6. Bernard PICART, *Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde representées par des figures dessinées de la main de Bernard Picard. Ière Partie*, Amsterdam : J. F. Bernard, 1723, p. 175. Dans cette édition la gravure est entre les pages 174 et 175.

2. *Le sacrifice humain chez les Timucua de Floride*

Le rituel est mal établi. La principale relation sur la colonie huguenote de la Floride, en 1562-1565, l'*Histoire notable* du capitaine René de Laudonnière, est muette à ce sujet[7]. Les seuls témoignages sur l'infanticide rituel chez les Timucua alliés des Français sont deux courts passages du polygraphe François de Belleforest, dans son *Histoire universelle* et sa *Cosmographie*, et surtout une planche gravée par Théodore de Bry d'après le peintre dieppois Jacques Le Moyne de Morgues (fig. 1), membre de l'expédition de Laudonnière et témoin oculaire de la cérémonie. Cette gravure, qui montre le sacrifice des premiers-nés, sous le regard pour le moins désapprobateur du chef huguenot en grand apparat, figure dans le second volume des *Grands Voyages* et est intitulée : «Primogeniti solennibus ceremoniis Regi sacrificantur». La scène est saisie quelques instants avant le sacrifice, alors que se déroule une élégante ronde de femmes, cheveux au vent et chantant. Contrastant avec cette liesse sacrée, la mère, la tête dans les mains, se prosterne devant le billot où l'enfant doit être assommé et implore la pitié du roi. À l'arrière-plan, légèrement déhanché et appuyé sur sa massue, le bourreau se pavane avant l'effort. Six guerriers l'entourent et causent distraitement avec lui.

Le document présente des anomalies qui laissent à penser que l'éditeur et graveur a librement interprété les données fournies par Le Moyne de Morgues, à moins que la mémoire de ce dernier n'ait été particulièrement infidèle[8]. Le banc de rondins sur lequel sont assis côte à côte le *Paraousti* apaisant et Laudonnière horrifié, est de facture typiquement européenne. L'usage d'un billot pour le massacre de l'enfant paraît emprunté à la scénographie des exé-

---

7. René de LAUDONNIÈRE, *L'Histoire notable de la Floride située ès Indes Occidentales*, Paris : Guillaume Auvray, 1586; éd. critique par Suzanne Lussagnet, *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVIe siècle*. II. *Les Français en Floride*, Paris : Presses Universitaires de France, 1958, p. 27-200. Des références au culte solaire des Indiens Timucua se rencontrent aux pages 43, 51, 109 et 110, mais nulle mention n'est faite des sacrifices humains.

8. Jacques LE MOYNE DE MORGUES, *Floridam Americae provinciam inhabitantium eicones*, Francfort : Théodore de Bry, 1591, pl. XXXIV. Je prolonge ici une analyse amorcée dans mon livre : *Le Huguenot et le Sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de Religion*, Paris : Klincksieck, 1990, ch. VI : «Les Tableaux de la Floride: Jacques Le Moyne de Morgues, peintre des Timucua», p. 196-200.

cutions capitales en Europe, et n'est pas mentionné du reste dans les récits parallèles que Belleforest a donnés dans l'*Histoire universelle* et dans sa *Cosmographie*. De plus, la culture matérielle des Timucua y est manifestement contaminée par des emprunts à d'autres ethnies, tels que l'épée-massue tupinamba à l'extrémité plate et ovale que l'on aperçoit très distinctement à l'arrière-plan, aux mains d'un bourreau nonchalant. Quant au panache occipital qu'arbore le même personnage, il provient sans doute possible des pictogrammes aztèques du *Codex Mendoza*, que Le Moyne — ou plutôt De Bry — a reproduits par l'intermédiaire de Thevet. Ainsi «mexicanisé» et «tupinambisé», l'Indien de Floride a perdu son identité pour rejoindre la représentation standard du sauvage américain.

Le sacrifice, nous dit le commentaire, est fait en l'honneur du «roi» indigène, le chef Outina. Or cette interprétation semble infirmée, ou du moins corrigée, par François de Belleforest. Ce dernier, qui déclare tenir son information du capitaine Laudonnière en personne et donne de la cérémonie une description légèrement différente de celle de Le Moyne, rattache le rituel sanglant à un culte solaire. Les victimes ne seraient pas seulement les premiers-nés de la tribu, mais incluraient, à côté des enfants tirés au sort, les prisonniers de guerre :

> Ilz ont des temples, où ilz adorent le soleil à cause qu'il donne vie et accroissement aux plantes, et semences, et auquel ilz sacrifient et les estrangers pris en guerre, et leurs propres enfans ainsi que le sort leur eschoit sans que personne ose y resister, ny dire chose qui puisse servir au contraire[9].

L'interprétation de l'infanticide rituel comme un sacrifice au soleil est à vrai dire suggérée chez Le Moyne par le contexte immédiat. Dans le recueil de 1591 la gravure suivante, qui représente l'offrande au soleil d'une dépouille de cerf, juchée sur un mât et enguirlandée de fleurs et de fruits, apparaît, dans sa construction, exactement symétrique de la scène étudiée. Plus de bacchantes indiennes, nues et parées de légères mousselines en écharpe, mais un demi-cercle d'adorateurs masculins agenouillés et levant les

---

9. François de BELLEFOREST, *L'Histoire universelle du monde*, Paris : Gervais Mallot, 1570, f. 262 r°-v°. La page est reprise et légèrement amplifiée par le même auteur dans *La Cosmographie universelle de tout le monde*, Paris : Nicolas Chesneau et Michel Sonnius, 1575, t. II, col. 2197-98. Ces deux versions sont transcrites dans *Le Huguenot et le sauvage*, Paris : Klincksieck, 1990, appendice III, p. 279-81.

bras au ciel, en direction du soleil levant qui brille de toute sa force à gauche, au-delà du mât dressé[10]. Si l'on place côte à côte les deux gravures, on s'aperçoit que ce demi-cercle prolonge et referme tout à la fois la ronde des danseuses qui tournaient vers la droite dans la première image. À présent les spectateurs européens, dont un hallebardier, de dos, et plusieurs arquebusiers, de profil, dont l'un semble tenir, plutôt qu'un cigare, une mèche allumée[11], flanquent la scène à droite, debout sur un tertre au premier plan, alors que Laudonnière et ses hommes étaient représentés sur le côté gauche dans le premier volet du diptyque. Le second tableau est plus détendu : au lieu du mouvement de défiance et d'horreur qui tendait à écarter Laudonnière du roi Outina assis à ses côtés, le chef indigène, ici, pose familièrement la main sur l'épaule de l'officier français, en lui désignant de l'autre main le rite de prière et d'invocation au soleil.

Le rapprochement suggère que les deux cérémonies sont adressées au même destinataire, bien que le commentaire ne l'indique pas. Tout comme la peau de cerf, emplie de plantes odorantes et parée de guirlandes de fruits, constitue le relais entre les hommes en prière et le soleil, le nouveau-né présenté au roi est sacrifié en réalité à l'astre du jour, principe de fécondité et de vie. Cette signification profonde, qui a échappé à Le Moyne, aussi bien qu'à De Bry, mais que Belleforest a notée en passant, a été devinée, presque fortuitement, par plusieurs copistes des *Grands Voyages*, sensibles à la succession des deux scènes et désireux de trouver un lien entre elles. La technique du collage n'aboutit pas en ce cas à un coq-à-l'âne mythologique, mais, au prix d'une simplification inévitable, à la découverte d'un ressort profond et d'une parenté cachée.

3. Le Roi Soleil de la Floride

Un siècle et demi après la publication de la séquence floridienne, le père jésuite Joseph-François Lafitau intègre l'étrange gravure

---

10. J. Le Moyne de Morgues, *op. cit.*, pl. XXXV: «In cervi exuvio Soli consecrando solennes ritus».

11. Je m'écarte ici de la lecture proposée par Marc BOUYER et Jean-Paul DUVIOLS, *Le Théâtre du Nouveau Monde. Les Grands Voyages de Théodore de Bry*, Paris : Gallimard, «Découvertes Gallimard Albums», 1992, p. 190.

de De Bry-Le Moyne à son vaste essai d'anthropologie comparée, les *Mœurs des Sauvages Ameriquains comparées aux mœurs des premiers temps*. Lafitau, d'emblée, est conduit par une idée fixe : dans l'ouverture de son essai il accorde une place centrale à la «Pyrolâtrie» ou «Culte du Feu sacré», dénominateur commun, à l'en croire, de toutes les religions de l'Amérique[12]. Dans cette reconstruction ambitieuse et prétendument globale du fait religieux au Nouveau Monde, il est évident que les cultes solaires observés chez les Aztèques et les Incas ont exercé une influence déterminante. Hâtivement rapprochées des anciennes Vestales, ces gardiennes du feu sacré à Rome, voici que les Vierges du Soleil projettent, *via* les Amazones de la forêt équatoriale, leur aura légendaire jusque sur le littoral de la Floride et du Brésil. Pyrolâtrie et culte solaire constituent en effet les aspects complémentaires d'une même religiosité. Lafitau note à ce propos :

> Le Soleil est la Divinité des Peuples de l'Amérique, sans en excepter aucun de ceux qui nous sont connus[13].

Ce présupposé entraîne des distorsions et des erreurs de lecture, comme en témoigne le cas de l'anthropophagie rituelle des Tupinamba du Brésil. Succombant au démon de l'analogie, exaltant les ressemblances au détriment des écarts, Lafitau envisage parallèlement le «supplice des esclaves» dans les Amériques septentrionale et méridionale, qu'il représente dans la même planche, en deux compositions placées l'une au-dessus de l'autre[14]. Il met donc sur le même plan les jeux sadiques exécutés des jours durant sur leurs victimes par les Iroquois et le cannibalisme, en comparaison fort généreux, des Tupinamba du Rio de Janeiro, tel qu'il

---

12. Joseph-François LAFITAU, *Mœurs des Sauvages Ameriquains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris : Saugrain l'aîné et Charles-Etienne Hochereau, 1724, 4 vol. in-4°. Voir t. I, ch. IV : «De la Religion», p. 152-62 : «Feu sacré en Amérique». Lafitau écrit notamment : «Le Feu a eu quelque chose de sacré de tout temps chez toutes les Nations de l'Amérique qui en ont l'usage; mais les Nations errantes, et la plûpart des sedentaires, n'ont point de Feu perpétuel, ni de Temple pour le conserver.»

13. Je cite ici la copie des *Mœurs* de Lafitau par les abbés BANIER et MASCRIER dans leur contrefaçon des *Mœurs et Coutumes Religieuses* de Bernard Picart sous le titre d'*Histoire génerale des Céremonies, Mœurs, et Coutumes religieuses de tous les Peuples du Monde*, Paris : Rollin fils, 1741, t. VII : *Suite des Cérémonies Religieuses des Idolâtres*, ch. II, p. 8. Exemplaire consulté : Bibl. Ste-Geneviève : D 873 Rés.

14. Lafitau, *op. cit.*, t. IV, p. 18-31.

nous a été raconté par des voyageurs comme Jean de Léry ou André Thevet, et dont il élargit le modèle à toute l'Amérique du Sud. Lafitau a bien conscience, chez ces derniers, du caractère sacrificiel de la mise à mort du prisonnier :

> Je dis qu'il sera offert en sacrifice; car cette terrible fête se célébre avec tant d'appareil et de cérémonie, qu'elle a tout l'air d'un acte de Religion[15].

Mais la nature du sacrifice, une sorte de communion eucharistique sous les espèces charnelles, est ensuite manquée. En prêtant une confiance excessive aux documents iconographiques venus de Staden et Thevet, *via* Théodore de Bry, Lafitau tombe dans l'aveuglement. Un détail comme les flammes montant au premier plan l'induit en erreur. Il voit dans ce foyer allumé le dieu des sauvages, un dieu vorace et vivant. Voici ce qu'il dit de l'«esclave» — qui, en réalité, n'en est pas exactement un — prêt à être immolé :

> On allume un feu devant lui à deux pas de distance, qui me paroît être comme la Divinité à laquelle il doit être sacrifié[16].

En fait, les Tupinamba se contentaient d'amener le prisonnier devant le feu où il allait être cuit. On sait que le captif, lié seulement par la taille, défiait jusqu'au bout ses vainqueurs et s'efforçait de les blesser en jetant sur eux des pierres et des tessons de poterie. La mise en scène du feu allumé était destinée à susciter un ultime sursaut d'effroi — que l'autre, dans son rôle ambivalent de partenaire et de victime, se gardait bien de manifester. En un instant la massue s'élevait au-dessus de sa tête et l'assommait. On

---

15. Lafitau, *op. cit.*, t. IV, p. 19. Remarque concordante, amenée par la comparaison avec les Mexicains (t. I, p. 165) : «Parmi les autres Peuples barbares, ces sortes de Sacrifices n'étoient pas si ordinaires, ni si marquez, à moins qu'on ne regarde comme un Sacrifice, le supplice qu'ils font souffrir à leurs esclaves, ou prisonniers de guerre; ce que je crois assez probable.» — Lafitau a précisé au préalable (t. I, p. 163) ce qu'il entendait par sacrifice : «Le Sacrifice est un acte de Religion, une Offrande faite à la Divinité par les mêmes motifs, qui sont compris dans l'obligation qu'ont les hommes de lui rendre en général le Culte qui lui est dû, et sur-tout par le motif de la reconnoissance des biens qu'ils en reçoivent, et qu'ils avouënt tenir de celui qui en est le maître. Il est aussi ancien que la Religion même, et aussi étendu que les Nations soumises à la Religion, n'y en ayant pas une seule chez qui le Sacrifice n'ait été en usage, et chez qui il ne soit en même temps une preuve de sa Religion.»

16. Lafitau, *op. cit.*, t. IV, p. 25. La gravure correspondante (pl. 33, p. 18) est reproduite dans mon livre *Le Cannibale, grandeur et décadence*, Paris : Perrin, 1994, p. 212.

voit donc mal comment ce feu de cuisine aurait pu être confondu par les Brésiliens avec un feu solaire avide de sang humain et digne d'être adoré[17].

La même analogie galopante est à l'œuvre dans la réinterprétation du sacrifice des premiers-nés en Floride (fig. 2). Avec plus de bonheur toutefois, puisque l'idée générale, fausse dans son principe, rencontre inopinément un cas où elle peut s'appliquer en toute exactitude. Lafitau regroupe dans la même page les deux scènes qui étaient représentées successivement par Le Moyne sur deux feuillets distincts. L'effet de symétrie sort renforcé de cette juxtaposition en hauteur. Le soleil, adoré par l'intermédiaire du cerf dressé sur un mât, tient à peu près la place, dans la gravure du bas, du roi indigène, assis à côté du Français dans la gravure du haut. Dès lors, au lieu de deux cérémonies distinctes, le lecteur est invité à considérer les deux phases successives d'un même rituel. Le commentaire souligne discrètement cette fusion des deux scènes en un rite homogène. Tout en se conformant au témoignage «du Sieur le Moyne de Mourgues», dont une pleine page est ensuite traduite entre guillemets, Lafitau précise le lien hiérarchique qui unit les deux destinataires de l'offrande. Si le sacrifice des premiers-nés est adressé au chef, c'est en sa qualité d'intermédiaire et de représentant terrestre du dieu qu'il le reçoit :

> Car il est certain [...] que les Peuples de ces pays-là, qui regardoient leur Chef comme fils du Soleil, et qui en cette qualité lui rendoient des honneurs divins, lui faisoient un sacrifice solemnel de leurs premiers nez[18].

Vers la même date que le père Lafitau, mais plus nettement que lui encore, le protestant Bernard Picart arrive aux mêmes conclusions. Comme chez lui du reste, les deux planches floridiennes sont montées l'une au-dessous de l'autre et dans le même ordre (fig. 3). Dans l'assimilation du chef de tribu au soleil souverain, Bernard Picart franchit le pas. Le commentaire, il est vrai, hésite encore :

> Quelques Peuples de la Floride sacrifient leurs premiers nés au Soleil, ou plûtot à leurs Souverains. Du moins est-il certain que cette cruelle

---

17. Pour de plus amples développements sur le cannibalisme tupinamba, je renvoie à Isabelle COMBÈS, *La Tragédie cannibale chez les anciens Tupi-Guarani*, Paris : P.U.F., 1992, ainsi qu'à mon livre *Le Cannibale, grandeur et décadence*, ch. 5 : «Le premier ethnographe des Tupinamba», p. 105-23.

18. Lafitau, *op. cit.*, t. I, p. 166.

ceremonie se fait en présence d'un de ces Princes ou Caciques qu'ils appellent *Paraoustis*[19].

Ou plutôt : l'épanorthose ou correction témoignerait de l'embarras du compilateur face au récit de Jacques Le Moyne, si elle ne trahissait, comme on verra plus loin, une intention subreptice. Toujours est-il que la gravure correspondante affiche un titre sans équivoque : «Sacrifice que les Floridiens font au Soleil, de leurs premiers nez.» Les mots Sacrifice, Floridiens, Soleil et Premiers sont en capitales italiques. Les figures sont réduites par rapport à la composition initiale de Théodore de Bry, et le paysage prend une importance nouvelle, qui, ajoutée au jeu fortement contrasté de l'ombre et de la lumière, accentue la distance entre le spectateur et la scène. Insolite dans les marécages de la Floride, un escarpement rocheux couronné d'arbres est représenté à gauche, en arrière de la ronde des femmes, dont l'anatomie n'a plus la grâce longiligne et maniériste des figures originales. Grasses et potelées, le regard pâmé vers le ciel, ces danseuses exotiques sont plus proches désormais de Boucher que du Primatice. Leur plastique s'éloigne des beautés languides de l'École de Fontainebleau pour rejoindre l'érotisme rococo de la Régence. Le bourreau et ses aides, en contre-jour à droite, se détachent sur la profondeur d'une plaine fermée de montagnes. Des palmiers au fond et au centre, et des arbustes en ombres chinoises à l'avant-scène scandent les différents plans de la composition. Mais le changement de sens vient surtout d'une modification de détail. Le roi est assis à droite sur un banc monoxyle, le geste inflexible et le regard cruel. Il est seul à présent, isolé de surcroît par l'éclairage qui frappe de plein fouet sa silhouette et projette au sol une ombre cruciforme. Plus aucun Européen ne figure à ses côtés, non plus que dans le reste du tableau. Haut au-dessus de lui et dominant une frange de nuages, les rayons d'un soleil hors-champ développent en plein ciel leur éventail glorieux.

L'assimilation du roi indigène au soleil n'est peut-être pas innocente de la part de cet artiste huguenot vivant en exil à Amsterdam, et dressant depuis la Hollande réformée le théâtre d'une religion superstitieuse et intolérante[20]. Tout autant que le ca-

---

19. Bernard PICART, *Cérémonies et Coutumes religieuses. Ière Partie*, Amsterdam: J. F. Bernard, 1723, t. VII, p. 129.

20. Sur le contexte historique et la fonction polémique de cette vaste entreprise éditoriale, voir Danièle PREGARDIEN, «L'Iconographie des *Cérémonies et coutumes* de B. Picart», in *L'Homme des Lumières et la découverte de l'autre*, éd. D. Droixhe et Pol-P. Gossiaux, Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles, 1985, p. 183-90.

tholicisme, en effet, c'est l'absolutisme monarchique à la française que stigmatise une gravure comme celle-là. Le Paraousti Satouriona arbore dans cette gravure un profil bourbonien qui contraste avec les traits adoucis, presque débonnaires, de l'estampe originale. L'exposition du visage vu de profil, les traits accusés, le nez aquilin ne sont pas sans rappeler ici le masque du Roi-Soleil à son déclin. Nul hasard si René de Laudonnière, le capitaine protestant à barbe et à moustache, qui, chez De Bry et encore chez Lafitau, était assis aux côtés du roi, sur le même banc que lui, assistant à son corps défendant à une scène pénible, s'est à présent retiré du tableau. Les nouvelles circonstances historiques consécutives à la Révocation de l'édit de Nantes expliquent ce changement d'éclairage et de mise en scène. Le voisinage n'est décidément plus possible entre le gentilhomme calviniste exilé au Nouveau Monde et un prince indigène qui s'assimile au soleil tout-puissant, au point de recevoir en ses lieu et place l'offrande sanglante d'un enfant nouveau-né. Insupportable est devenue cette affirmation d'un pouvoir tyrannique, qui écrase, au sens le plus littéral du terme, l'innocent et le faible, pour déployer, dans une symbiose aussi spectaculaire qu'illusoire avec les forces de la Nature, ses fastes sanguinaires.

L'allégorie politique est moins dramatiquement exprimée dans la seconde gravure de la même page, également inspirée de De Bry-Le Moyne et intitulée «Ofrande que les Floridiens font d'un Cerf au Soleil». Dans un paysage romantique de montagnes, fort improbable au demeurant sous les cieux de la Floride, les Indiens se prosternent devant la dépouille du cerf orné de guirlandes et dressé sur son mât de cocagne. Depuis l'horizon à droite le soleil triomphant, un soleil de gloire jésuite, inonde la scène de ses rayons en éventail largement ouvert. Là encore le contraste de l'ombre et de la lumière creuse l'espace, dramatise le rituel et théâtralise le spectacle scandaleux de l'idolâtrie.

Il est singulier de constater qu'à travers le dispositif allégorique qu'il met en scène dans les planches de sa collection des *Cérémonies et coutumes religieuses*, Bernard Picart, dans sa dénonciation de l'intolérance et de l'idolâtrie catholiques, a retrouvé, presque par hasard et pour les besoins de la Cause, le sens profond d'un rituel. L'allégorie louisquatorzième était le bon moyen pour mettre en évidence la nature théocratique de la monarchie indienne en Floride. La signification intrinsèque de la cérémonie s'est découverte à l'improviste au terme d'une voie incroyablement détournée, par delà l'immense détour allégorique de la France de Louis XIV, de

sa politique-spectacle et de ses milliers de victimes silencieuses. Ce qui est stigmatisé par delà, dans la Floride d'avant la Conquête, au temps de l'éphémère cohabitation des Indiens Timucua avec les huguenots réfugiés du temps des guerres de Religion, c'est ce qui fait aussi scandale par deçà, dans l'intolérable proximité du tyran : une violence d'Etat, justifiée et autorisée par une religion impitoyable, qui exige pour ses sacrifices le tribut du sang et suppose l'adhésion sans restriction, sur peine de la vie, de tous les membres de la communauté.

Or l'équivalence, dans le culte des Timucua de Floride, entre le soleil et le roi était dès l'origine suggérée par un document anonyme peu connu, la *Coppie d'une Lettre venant de la Floride envoyée à Rouen*[21], publication occasionnelle antérieure à la destruction de la colonie huguenote et destinée à susciter de nouvelles recrues. De fait, à peine débarqué sur le sol du Nouveau Monde, Laudonnière avait été salué comme le frère du Soleil, ou plutôt adoré comme tel. Pas moins de trois «rois» en effet étaient venus à son rencontre sur le rivage, «en le flattant tout ainsi comme si on adoroit une image[22]». Cette remarque malicieuse sur la naïveté des sauvages, prompts à adorer l'étranger comme un être surnaturel, vise incidemment le culte des images des catholiques, que les protestants réputaient idolâtres. À n'en pas douter, la remarque sent son huguenot. Agrippa d'Aubigné note pour sa part, dans son *Histoire universelle*, que les Français de Floride en peu de temps «furent estimez en ce pays-là comme Dieux[23]». L'orage et la canicule ayant embrasé le pays, cela fut mis par les Indiens sur le compte de l'artillerie des nouveaux arrivants : «apprenant de là à les honorer d'avantage».

Frère du Soleil : pour exprimer l'essence divine du visiteur venu d'Europe, le geste a suppléé le défaut du langage. Montrant tour à tour Laudonnière et le Soleil, le roi indien a fait comprendre à son

---

21. *Coppie d'une Lettre venant de la Floride envoyée à Rouen, et depuis au Seigneur d'Everon*, Paris: Vincent Norment et Jeanne Bruneau, 1565 (Providence - Rhode Island, John Carter Brown Library: E 565 C7851 F), f. A iii v°: «faisant signe (en monstrant ledict seigneur de Laudonniere et le Soleil) disant que ledict seigneur estoit frere du Soleil, et qu'il yroit faire la guerre avec eulx contre leurs ennemys». Cf. f. A iv r°: «et que le soleil avoit envoyé ledict seigneur de Laudonniere son frere pour les revenger».

22. *Coppie d'une Lettre*, f. A iii v°.

23. Agrippa D'AUBIGNÉ, *Histoire universelle*, livre IV, ch. XX, éd. André Thierry, t. II, Genève : Droz, 1982, p. 342.

hôte la parenté qu'il établit entre eux. De ce frère du soleil, venu de l'Orient et débarqué en Occident, capable en outre d'embraser des forêts et de maîtriser le feu des arquebuses et des canons, il attend qu'il l'aide à le «revenger» de ses ennemis, les féroces *Timangouà*[24]. Ce que l'intéressé n'accordera qu'à contrecœur et qu'il n'exécutera qu'à demi. À son dam : quand l'envahisseur espagnol surgira en force, il n'y aura pas d'Indiens pour défendre les Français.

Si l'alliance entre Français et Timucua se place d'emblée sous le signe d'une fraternité solaire, on peut penser que les chefs indiens se considéraient eux-mêmes comme participants de cette divinité. L'aura qu'ils confèrent aux nouveaux venus est celle qu'ils s'attribuent d'abord et que leur reconnaissent leurs sujets. Belleforest, sans le zèle de copiste duquel nous ne saurions ni l'éclat solaire du sacrifice humain en Floride, ni la tristesse infinie du roi ordonnant le meurtre rituel des premiers-nés, évoque de son côté un autre rapport de parenté, nullement incompatible au demeurant avec l'hypothèse précédente. Le capitaine René de Laudonnière est frère du Soleil, nous dit la *Lettre* anonyme. Voici que les Français dans leur ensemble sont qualifiés d'«enfants» du Soleil :

> de sorte que dès qu'ils voyent quelqu'un des nostres, ilz l'appellent *Exiasta ysmai*, qui signifie enfant du soleil, et pensent que cest Astre leur envoye pour les venger des courses, et tyrannies des *Timangouà* leurs anciens adversaires[25].

Une confirmation de cette parenté divine, aux yeux des Indiens, vint du fait que les huguenots, dans leurs prières d'actions de grâce, tournaient «tousjours les yeux au Ciel[26]». Si l'on en croit le récit de Laudonnière, ce quiproquo intervint dès le premier instant, lorsque, tout juste débarqué et en présence des indigènes venus l'accueillir, le capitaine ordonna à ses équipages de remercier Dieu pour l'heureuse traversée. Dès lors les Timucua crurent dur comme fer que «nous adorions le Soleil».

Ces divers témoignages étaient devenus introuvables au XVIIIe siècle, et il est peu probable qu'un érudit du temps ait eu la curiosité de consulter des ouvrages aussi disqualifiés à l'époque que l'étaient les lourdes compilations de Belleforest, aussi inacces-

---

24. *Coppie d'une Lettre*, f. A iv v°.
25. F. de Belleforest, *Histoire universelle*, 1570, IV, 3, f. 262 v°.
26. R. de Laudonnière, *Histoire notable,* p. 51.

sibles encore que pouvaient l'être des libelles de circonstance en faveur de la colonisation protestante au Nouveau Monde. Seuls le prestige et la fascination de l'image pouvaient remettre l'historien des mœurs sur la voie du culte solaire des anciens Timucua de la Floride. Il fallait en outre que le Soleil divinisé revînt au cœur des préoccupations des hommes, qu'il hante la symbolique officielle du pouvoir, gouverne les fastes royaux et oriente les prédictions des almanachs, enfin qu'à cette vogue du Soleil dans tous ses états succédât une période de crise et de remise en cause de l'imaginaire monarchique à travers la dénonciation des symboles de sa toute-puissance. Ces conditions étaient réalisées peu après le déclin de Louis XIV et son coucher définitif. Alors le regard sur le rituel exotique a pu changer de sens et d'intention.

L'observateur d'autrefois, le huguenot du Refuge de Floride, que les chefs Timucua accueillaient comme le frère ou le fils du Soleil, s'est retiré. Il est remplacé désormais par son descendant, un exilé comme lui, huguenot encore, mais déjà Philosophe, en tout état de cause un ennemi du Roi Soleil dont la propagande est accusée de couvrir l'intolérance et de ressusciter le paganisme des Anciens et des Barbares. De Théodore de Bry à Bernard Picart, le rite merveilleux et vaguement cruel s'est en conséquence dégradé en farce sinistre.

Frank LESTRINGANT
Université Charles de Gaulle-Lille III

Primogeniti ſolennibus ceremonijs Regi ſacrificantur. XXXIIII.

MORIS apud illos eſt primogenitum maſculum Regi victimam offerre. Sacrificij autem die Regi ſignificato, locum adit ad id deſtinatum, ubi ſcamnum in quo ſedeat, & in media area truncus ligneus binos pedes altus, totidem craſſus: ante hunc pueri mater calcaneis inſidens, & manibus faciem tegens filij mortem deplorat. Cognatarum vel amicarum ejus primaria, puerum Regi venerabunda offert; deinde quæ matrem comitatæ ſunt feminæ in orbem conveniunt, & cauendo ſaltant lætabundæ, mutuis manibus non apprehenſis: quæ puerum tenet, in medium illarum ſe infert ſaltans, & in Regis laudem quædam accinens. Interea ſex Indi ad id munus delecti ſeparatim in areæ quadam parte ſtant, & inter eos medius ſacrificus cum magnificentia quadam clavam tenens. Peractis ceremonijs, ſacrificus infantem capiens, Regi, coram omnibus, in ligneo illo trunco mactat. Nobis præſentibus ſemel peracta eſt ſimilis victima.

Fig. 1. Les premiers-nés sont sacrifiés au roi. Jacques LE MOYNE DE MORGUES, *Floridam Americae provinciam inhabitantium eicones*, Francfort : Théodore de Bry, 1591, pl. XXXIV (Cliché Bibliothèque Nationale de France).

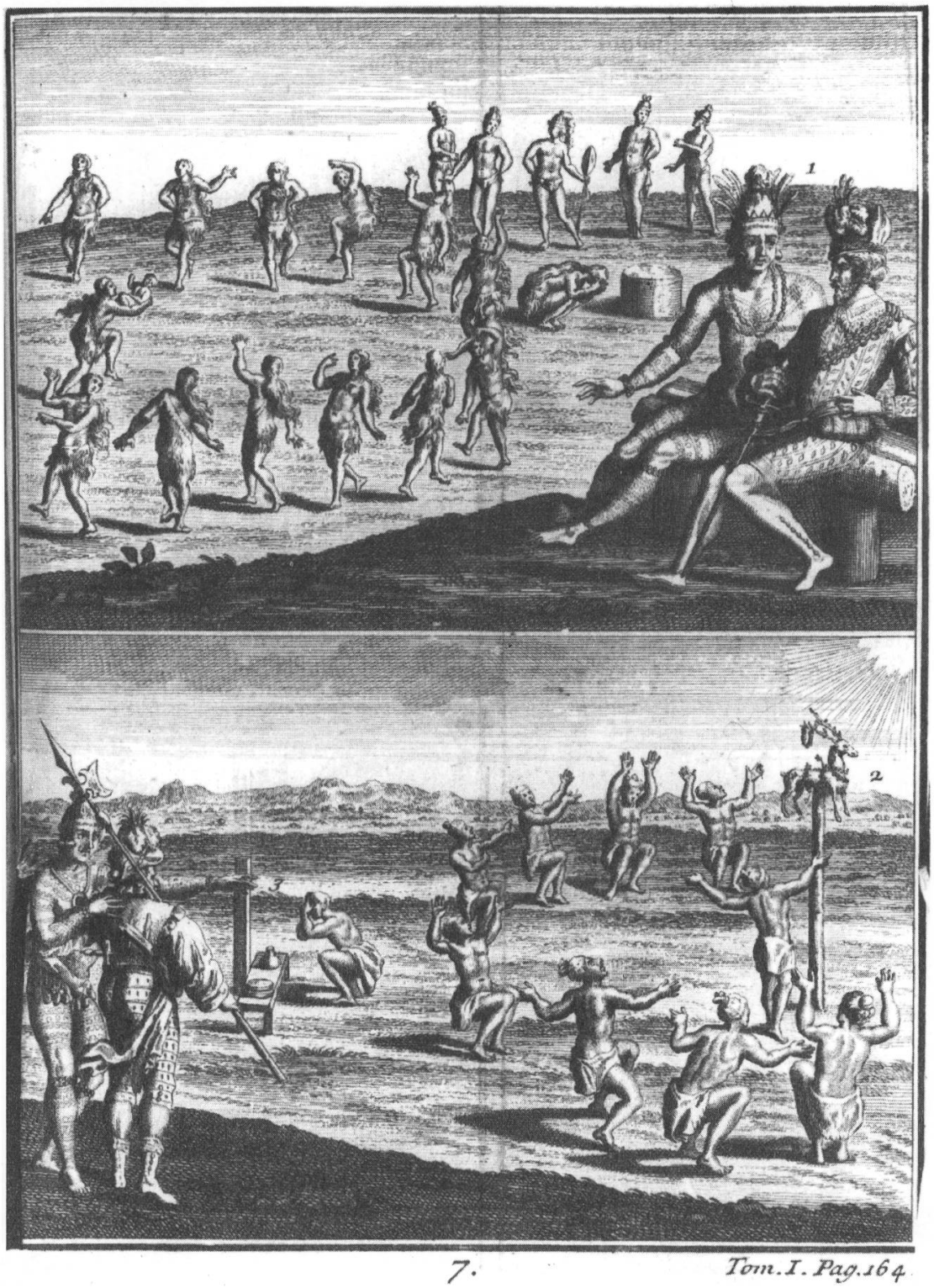

Fig. 2. le sacrifice des premiers-nés (en haut) et l'offrande rituelle du cerf au soleil (en bas). Joseph-François LAFITAU, *Mœurs des Sauvages Ameriquains...*, 1724, t. I, p. 164 (Cliché Beinecke Library, Yale University).

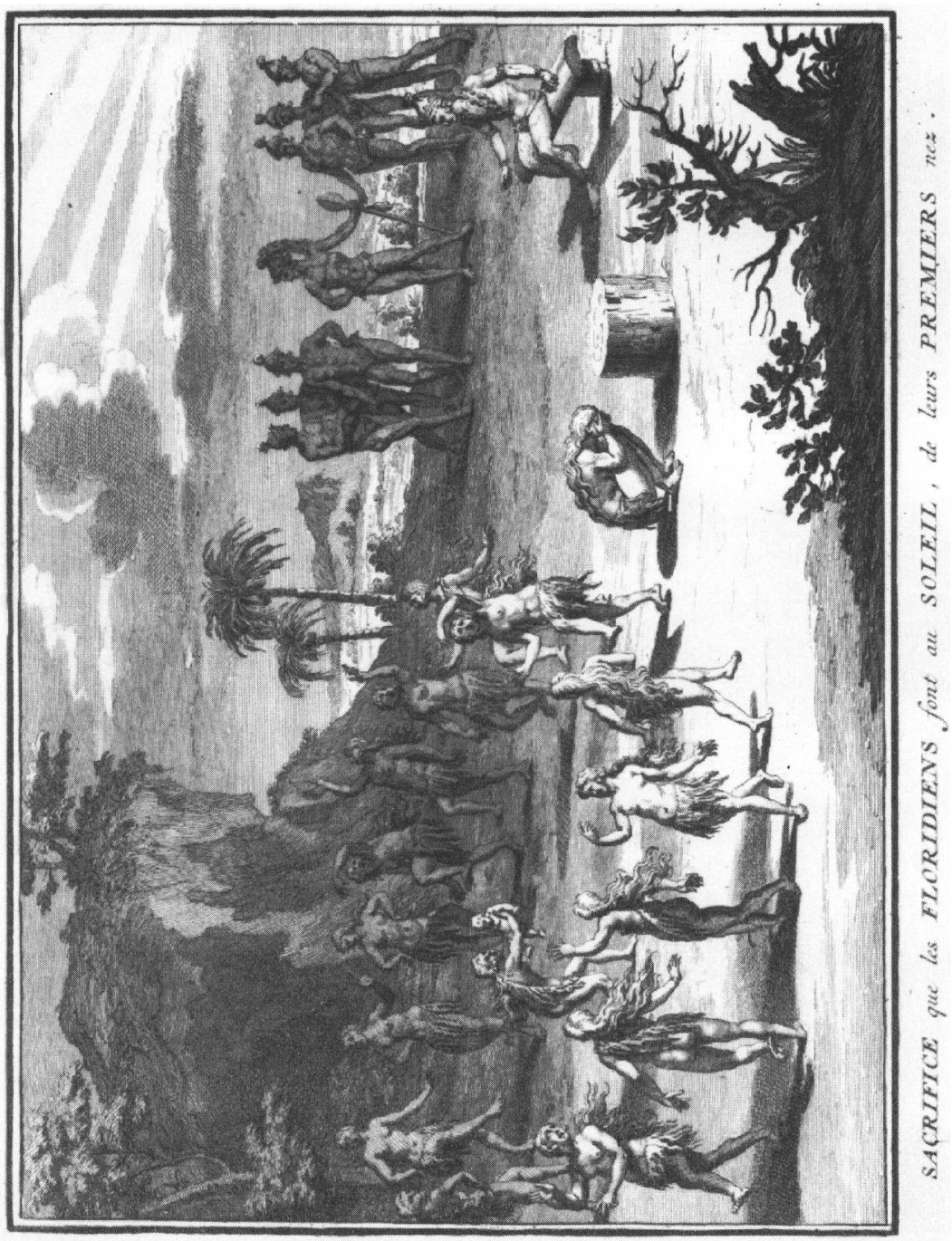

Fig. 3.«Sacrifice que les Floridiens font au Soleil, de leurs Premiers nez». Bernard PICART, *Cérémonies et coutumes religieuses* ..., 1723, t. VII, 1ère partie, p. 128 (en haut) : . (Cliché Bibliothèque Nationale de France).